

— Moi ? Allons donc !

— Mais oui, vous ! dit-elle en se cambrant, je vous connais bien : cela vous vexe.

Une demi-douzaine d'habits rouges surgirent de la taille voisine, le piqueur mit pied à terre pour la curée, et Pierre Noellet, qui ne se souciait ni de prolonger le dialogue avec Jules de Ponthual, ni d'assister au dépeçage du brocard, profita de l'incident pour partir. Il salua Mlle Laubriet, fit faire demi-tour à la Roussette, et s'éloigna au petit trot par les allées vertes.

La fière Madeleine lui avait souri, elle l'avait défendu même ! Cela l'étonnait et le charmait. " Le premier partout ! " Qu'importaient, après cela, les dédains d'un Ponthual !

Par une pente naturelle à toute rêverie humaine, son esprit glissa rapidement vers le passé, la source divine où l'homme puise de si bonne heure. Quand il était enfant et que les demoiselles de la Landehue étaient toutes petites aussi, il avait déjà pour elles une admiration craintive. Madeleine, surtout, l'intimidait, avec son air de princesse. Ses moindres paroles lui semblaient des ordres souverains. A cette époque, Mlle Laubriet arrivaient dès le mois d'avril à la Landehue. Que de jours passés à dénicher pour elle des nids, à explorer les prés où poussent le coucou-pelote, le narcisse, la jacinthe sauvage, et cette petite renoncule lie-de-vin dont les gerbes mélancoliques plaisaient à Mme Laubriet ! Sitôt qu'elles apercevaient le gars Pierre revenant de la maraude, et le pli de son sarrau relevé enfermant le butin, Madeleine et Marthe échappaient à leur bonnes : " Qu'avez-vous aujourd'hui, Pierre ? des geais ? des pies ? C'est méchant, les pies ? Non, des étourneaux ! Oh ! les jolis ! où es la cage de l'année derrière ? Vous devez savoir, Pierre ? "

(A suivre)